

La table de M. Malik

Mario Flecha

(catalogue FUEGOGRAFIS)

«Interdit d'interdire.»

Graffiti, Paris, mai 1968

«La lecture est antérieure à la parole.»

Ernesto de Sousa

Mon père est menuisier, comme le fut mon grand-père. Au fond du jardin de la maison, nous avons un atelier qui sentait le bois fraîchement coupé et la colle de menuisier.

Le jour de mes dix-sept ans, sans comprendre comment, je me suis retrouvé dans l'atelier de mon père, une feuille de papier de verre entre les mains. Je me rappelle sa voix qui me disait:

– Teo, tu dois polir cette table jusqu'à ce que sa surface soit douce au toucher. Pour t'en assurer, il faut que tu y passes le bout de tes doigts, car l'œil est trompeur et on ne peut lui faire confiance. Tu dois commencer par les gros grains et terminer par les plus fins. Choisis un morceau de bois dont l'un des bords soit bien lisse, utilise-le pour maintenir le papier abrasif avec et, sans appuyer trop fort, trace des mouvements circulaires sur la surface; ainsi tu pourras l'égaliser petit à petit. Prends ton temps.

Il me l'expliquait tout en me montrant comment faire.

Ma vie changea brusquement. Encore étudiant la veille, je me retrouvai apprenti le lendemain.

Je suis convaincu que mes parents avaient douté de mon intelligence et qu'ils avaient pensé que je perdrais mon temps en poursuivant mes études. La monotonie du travail répétitif m'ennuyait, mais j'appris progressivement à utiliser les outils et je commençai à trouver du plaisir aux petites victoires quotidiennes qui me permettaient de résoudre les problèmes.

Mon père s'aperçut de mes progrès. Je serais certainement un bon menuisier, comme lui, et comme l'avait été son père. Il commença à m'emmener avec lui pour que je lui serve d'assistant lorsqu'il allait voir ses clients.

Il était toujours nerveux le jour où nous allions voir un nouveau travail. Il emportait un carnet noir et un crayon émoussé. Il prenait note de la description du meuble qu'on lui commandait et se chargeait de reconnaître l'espace qu'il occuperait dans la pièce. En me passant un mètre en acier, il me faisait prendre les mesures de la salle où se situerait le meuble qu'on nous commandait.

Pendant ce temps-là, il dessinait les meubles selon ce qu'il avait interprété. J'étais surpris par sa capacité instantanée à répondre aux besoins du client. Quand je lui en parlais, sa réponse était:

– L'expérience.

Il esquissait plusieurs croquis et les montrait à l'acheteur qui suggérait de très légères modifications, soit pour avoir l'impression de collaborer, soit pour démontrer que c'était lui qui décidait.

Après cet échange d'idées, il réalisait les variations et les ajustements nécessaires. Il me faisait mesurer dans l'espace les dimensions du meuble que nous allions fabriquer, et les notait dans son carnet noir.

– Pour bien contrôler les proportions, disait-il.

Quand nous rentrions à l'atelier, il se mettait à calculer le montant des coûts et les bénéfices possibles.

Notre vie se passait sans surprises. J'apprenais le métier de menuisier et me donnais parfois accidentellement des coups de marteau sur les doigts. Bien que peu fréquentes, ces maladresses me procuraient une douleur insupportable. Pour la faire passer, je secouais violemment la main. Le matin d'une journée calme, pendant que nous suivions notre routine quotidienne, l'un des clients de mon père l'appela pour lui recommander d'aller voir un monsieur étranger nommé Malik, qui avait besoin d'une table de salle à manger. Il fit vaguement allusion à la difficulté de s'entendre avec lui, car il ne parlait pas notre langue.

Comme toujours dans ces cas-là, mon père nous emmena, son carnet noir et moi. À notre arrivée chez lui, un homme élégant qui avait un air nord-africain nous reçut et nous fit signe d'entrer. Nous nous retrouvâmes tous les trois plantés au beau milieu d'une pièce immense, souriant en silence. Je commençai à prendre les mesures, que mon père notait. Monsieur Malik se dirigea vers l'un des coins de la pièce et s'appuya contre le mur en nous laissant faire notre travail, mais il restait au cas où nous aurions eu besoin de quelque chose.

Quand mon père eut terminé d'ébaucher différents modèles, il s'approcha de monsieur Said Malik, c'était son nom, pour les lui montrer. En même temps, il récita le discours propre aux vendeurs. Il exalta les vertus de tel ou tel bois tout en développant des théories sur la texture et la couleur des murs et les raisons pour lesquelles cela impliquait qu'il fallait nécessairement un bois dur d'un ton rouge. Le style serait définitivement anglais, Sheraton pour être plus précis, car il voyait une table aux pieds très fins.

Monsieur Said Malik l'écoutait attentivement bien qu'il fût clair qu'il ne comprenait pas. Mon père s'arrêta quelques secondes. Il profita alors de l'interruption pour sortir de la pièce et revint accompagné d'une adolescente qui nous salua respectueusement.

J'entendis son prénom comme un murmure lointain.

– Samina.

– Ma fille.

Après avoir regardé les dessins pendant un temps interminable, ils parlèrent dans leur langue.

S'approchant de nous, elle posa les dessins par terre. Elle s'assit sur le tapis et attendit que nous fassions de même. Une fois installés, elle rejeta plusieurs modèles jusqu'à en choisir deux. Elle les plaça l'un à côté de l'autre et nous fit comprendre, de ses doigts étendus au-dessus du papier, qu'elle voulait combiner les pieds de l'une avec la surface de l'autre.

Mon nom est Samina, je suis fatiguée de fuir. Mes yeux souhaitent revoir les dunes qui rejoignent la mer Méditerranée, et là-bas, dans le lointain, l'horizon caressant le coucher du soleil sur les flots, tout en sentant la chaleur du sable entre mes doigts de pied pendant que je cours pour éviter de me brûler. En errant aujourd'hui dans les pièces de cette maison, j'ai senti que j'avais perdu tout vestige humain. Dans cette maison, personne n'avait jamais

éprouvé aucune des urgences de la vie. Nous venions ici en été, nous reposer et nous réfugier. Elle nous procurait la liberté et la sécurité dont nous avions besoin, d'où nos interminables voyages en avion. La maison était dépourvue d'objets superflus ou nécessaires, parce que ma mère s'arrangeait pour tout faire disparaître à la fin des vacances. Pendant des années, nous avons fui de pays en pays. Je n'ai jamais connu les raisons de cette vie en perpétuel mouvement, et mes parents évitaient de faire allusion à notre situation.

– Penser n'est pas une bonne chose, et écrire de la poésie, pire encore, disait souvent mon père.

Mes frères se sont établis dans des endroits lointains où il serait difficile de les retrouver et, maintenant que ma mère est morte, mon père a décidé de vivre dans cette maison, de sorte que le passé nous abandonne. Quand je suis entrée dans la pièce et que j'ai vu les menuisiers, j'ai dû me retenir de rire. Teo, le plus jeune, maigre, grand et dégingandé, avait le sourire facile. Il détonnait par rapport à son père, sérieux, qui avait constamment l'air de s'en faire.

Quelques instants à peine me suffirent pour comprendre que Teo était le premier homme que je désirais. Nous avons échangé des silences, et la tiédeur de sa main a fait frémir la mienne quand je lui ai tendu les esquisses que son père avait dessinées.

Plusieurs jours passèrent avant que mon père ait évalué les coûts de fabrication de la table de monsieur Said Malik. Une fois qu'ils furent calculés, il décida qu'il valait mieux aller les lui remettre chez lui, car il serait compliqué de lui expliquer par téléphone et nous ignorions comment il nous répondrait à une lettre. Il mit tous les papiers dans une enveloppe marron et dit en me la donnant:

– Teo, va porter cette lettre à M. Malik. Elle contient le projet et le devis, espérons qu'ils acceptent.

J'enfourchai ma bicyclette et me dirigeai vers la maison à la blanche façade de style indéfini.

Elle ouvrit la porte et, me prenant par le bras, me fit entrer dans le hall où l'on pouvait distinguer plusieurs portes et des escaliers qui s'évanouissaient dans l'ombre. Je vis la sensualité sur son visage tandis que je me demandais où menait chacune de ces portes.

Je lui tendis l'enveloppe que j'avais apportée en pensant à ces films américains sur l'histoire européenne où l'on accuse le messager d'être un traître ou un criminel parce qu'il est porteur de mauvaises nouvelles. Au mieux, on le pendait en guise de représailles ou, si on voulait être généreux, on le jetait dans une prison immonde où il restait jusqu'à ce que ses os fussent dévorés par l'humidité et son cerveau par les poux. Sans ouvrir la lettre, elle emprunta l'un des couloirs et disparut dans le noir. J'osai la regarder.

Quelques minutes plus tard, elle revint, les dessins à la main et, d'un geste affirmatif, me fit comprendre que son père avait accepté.

Quand Teo est venu avec la lettre, j'étais seule. J'ai prétendu que mon père se trouvait quelque part dans la maison parce que j'ai eu peur de moi. Il est resté au milieu de l'entrée, innocemment...

Quand il est parti, je l'ai vu monter sur sa bicyclette. Mes yeux l'ont suivi jusqu'au moment où il n'était plus qu'un point qui disparaissait au loin.

Mon père a dû quitter le pays. Je suis restée dans la solitude de cette maison, allant d'une pièce à l'autre en écoutant résonner mes pas inquiets. J'évitais de sortir dans la rue. La timidité et la méconnaissance de la langue du pays avaient pour effet de réduire ma vie quotidienne à une prison abstraite dont les limites, marquées par mon imagination, m'empêchaient de jouir de la liberté qui m'avait été imposée.

Il y a des jours où j'ai le courage de prendre le métro. L'obscurité des tunnels m'amuse, comme d'être assise parmi toute cette humanité silencieuse aux passés et aux présents insaisissables, soupçons de là-bas, en Afrique, en Asie ou en Amérique. Des limites et des monotonies de se sentir condamné à l'ennui circulaire de voyager tous les matins et tous les soirs dans un cercle qui n'a ni commencement ni fin.

J'ai besoin de voir Teo.

J'ai appris les mots qui me seraient utiles pour communiquer avec lui. Je lui ai écrit une très longue lettre où je lui raconte l'histoire de ma famille en caractères arabes et, à la fin, j'ai risqué, simplement: «Teo, viens...» Je ne pouvais cesser de penser à Samina, sa présence me hantait, c'était absurde, je ne l'avais vue que quelques minutes, mais cela avait suffi à me faire rêver, bien que je sois conscient que les distances entre elle et moi étaient infranchissables.

Un matin, avant d'aller à l'atelier pour commencer mon travail, je reçus une enveloppe. Je l'ouvris avec indifférence, car personne ne m'écrivait jamais. À ma grande surprise, des caractères arabes se déroulaient sur la feuille, indéchiffrables. J'en devinai l'origine et me mis à tourner les pages pour savoir où commençait la lettre. Je savais qu'il fallait la lire à l'envers de notre langue et m'arrêtai quand je lus: «Teo viens, Samina.»

Je tremblais d'incertitude et la cachai entre mes livres dans la bibliothèque de ma chambre. La nuit, j'étais les pages sur mon lit et essayais de les déchiffrer. Petit à petit, elles devinrent à mes yeux un objet visuel. Je ne voyais plus les mots séparés par des espaces, mais une unité toujours plus belle et incompréhensible. Elle avait cessé d'être un objet mystérieux pour devenir un dessin révélateur.

Je décidai de lui répondre. Je lui écrirais une lettre aussi longue que la sienne, dans laquelle je lui raconterais l'histoire de ma famille. J'apprendrais à écrire «Je t'aime» dans sa langue et je le mettrais à la fin de la lettre. Je voulais que ma lettre soit une réplique à la sienne et, bien qu'apparemment dépourvue de sens, elle puisse se transformer en un dessin magnifique.

Je sautai sur ma bicyclette et me rendis chez elle pour y déposer ma lettre. La longue façade blanche se dressait face à moi. En regardant vers les fenêtres, je vis que Samina se trouvait derrière les rideaux. Quand elle m'aperçut, elle frappa la vitre et me fit signe de l'attendre. J'entendis ses pas qui descendaient l'escalier en courant, elle ouvrit la porte et me fit entrer. Intimidés, nous restions l'un en face de l'autre, quand je sentis sa main qui effleurait mon visage, et sa respiration entre mes doigts. Nous nous aimâmes dans la fureur et l'innocence de la jeunesse.

La lettre qu'il apportait est restée par terre dans le hall.

Quand il est entré dans la maison, je l'ai pris brusquement par le bras et, dans la confusion, la lettre a dû lui tomber des mains sans que nous nous en apercevions.

Nous avons avancé dans l'obscurité du couloir, et avons gravi les escaliers en courant jusqu'à la Tour.

La Tour était ma chambre à chaque fois que nous venions ici. C'est une petite pièce, avec une fenêtre de chaque côté, d'où je voyais la ville. Nous nous sommes assis l'un en face de l'autre, séparés par une table absurde; je compris alors que le temps est la somme des silences. Je me suis écoutée parler à Teo, sa réponse était un sourire de confusion, nous savions que nos mots étaient incompréhensibles pour l'autre, et nous avons joué à nous écouter. Je disais quelque chose qu'il prétendait comprendre, et il me répondait des choses qui n'avaient aucun sens pour moi au-delà du plaisir d'être avec lui.

Spontanément, mes mains ont caressé son visage, ensuite tout est devenu une frénésie chaotique d'adolescents.

Quand Teo est parti, j'ai ramassé la lettre et, en l'ouvrant, j'ai reconnu les signes indéchiffrables aux significations mystérieuses. Juste à la fin, j'ai découvert deux mots magiques: «Je t'aime.» Le sourire le plus beau de ma vie me poursuit depuis ce moment-là.

Teo viendra-t-il demain?

Je ne pouvais pas dormir, ni cesser de caresser les pages de la lettre du bout de mes doigts. Chaque geste faisait frémir ma peau.

Épuisée, j'ai sombré dans le sommeil.

Mon père est revenu quelques jours plus tard.

– Nous devons partir immédiatement. Ils approchent, ils ont découvert où nous sommes, et c'est dangereux.

Je n'ai pas pu dire au revoir à Teo, tout fut silence, confusion.

Je passai toute la semaine dans un état d'euphorie. Je sentais qu'il était temps de revoir Samina. À la fin de la journée de travail avec mon père, j'inventai une excuse pour m'échapper sans avoir à lui donner trop d'explications. Je décidai d'y aller en marchant, afin de me complaire un moment encore dans le doute et le bonheur qui m'assiégeaient. En arrivant face à la maison de Samina, j'hésitai à sonner. Je me demandais ce que je dirais si monsieur Said m'ouvrait.

Je faisais des tours dans l'espoir de voir Samina à une fenêtre, ou de la rencontrer dans la rue par hasard.

Après une éternité, la nuit tomba et je fus incapable de me retenir. En pressant de façon impulsive le bouton de la sonnette, j'espérais entendre des pas qui descendraient l'escalier.

Personne ne m'ouvrit.

Tout est silence et confusion.